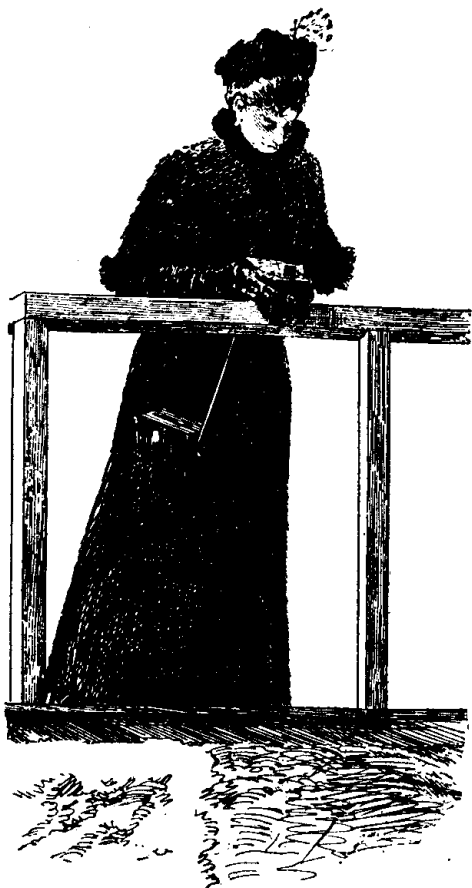


LA TZARINE PHOTOGRAPHIANT

Ce ne fut pas un spectacle banal de voir l'impératrice Alexandra, armée d'un tout petit appareil, prenant des vues, pendant la journée de manœuvres, à Fresne et à Vitry, en France.



L'Impératrice photographiant l'assaut des troupes.

La souveraine, donnant un bon exemple, ne se ruine pas en frais photographiques ; on assure que l'instrument dont elle se sert n'a coûté que seize dollars, et elle s'en sert avec autant de goût que d'habileté.

L'impératrice aime passionnément la photographie. Depuis trois ans, elle ne sort jamais sans son petit appareil, avec lequel elle se plaît à photographier tout spécialement l'empereur.

Détail assez curieux, c'est en 1897, lors de la visite du président Félix Faure en Russie, qu'à bord du yacht *Alexandria*, elle se servit pour la première fois d'un appareil photographique, emprunté à un photographe français admis sur le yacht impérial. Ces premières épreuves n'étaient guère réussies. Aujourd'hui, l'impératrice est une véritable artiste photographe.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

LA PENSÉE ET L'ACTION

La pensée provoque l'action. On pourrait presque dire que c'est là un axiome de psychologie. Penser à une action, c'est déjà commencer à l'entreprendre, et c'est bien inconscient. Celui qui est au bord d'un précipice et qui pense au danger de tomber est bien souvent attiré dans le vide. Il a pensé et il est tombé. Il faut se défier de la pensée. Rien ne montre mieux sans doute ce curieux effet réflexe que ce qui se passe chez le sujet qui commence à monter à bicyclette. Il voit un trottoir, il pense à l'obstacle et veut l'éviter : il y va en droite ligne ; il a peur d'une voiture qui s'approche, il pense à la voiture : il va se jeter dedans, malgré tous ses efforts. Inconsciemment son système nerveux l'a conduit vers le point qui le préoccupait et qu'il voulait éviter. Ces mouvements inconscients sont très curieux et très généraux. Peut-être réellement suffisent-ils pour expliquer ces essais de double vue dont nous avons eu tant d'exemples depuis des expériences de Cumberland. La main frémit et le bras aussi, et, malgré tout, les mouvements de l'opérateur peuvent conduire instinctivement l'expérimentateur vers l'objet caché. Ce n'est qu'une explication et

ce n'est peut-être pas la bonne, mais elle est plausible. Remarquez bien que le fait est général. Vous tenez un fil à plomb ; il oscillera du côté que vous avez désigné mentalement. Appuyez sur une petite table légère, elle se soulèvera du côté que vous penserez qu'elle devra se lever. La pensée, c'est déjà l'action. Il faut y prendre garde.

L'étude de la psychologie est très en honneur aux Etats-Unis. Un de mes amis, M. Henry de Varigny, dans un récent voyage, en Amérique, a eu l'occasion de visiter le beau laboratoire de M. Joseph Jastrow, professeur de psychologie, à l'Université du Wisconsin. On y accumulé les appareils les plus ingénieux. Parmi ceux-là, M. de Varigny mentionne l'*automatographe*, qui a le don d'intéresser le public. Ce petit appareil met très nettement en relief les mouvements automatiques de la main. C'est une simple plaque de verre portée sur trois billes en métal, libres et très mobiles. C'est donc un petit chariot susceptible de se déplacer au moindre effort. Au bout, sur un léger support, est fixée une pointe verticale, en contact avec du papier enduit de noir de fumée. Si le chariot se déplace, la pointe inscrit le déplacement sur la feuille de papier, par un trait. Ajoutons vite que la pointe et le papier sont cachés par un écran, de façon que l'expérimentateur ne puisse les voir.

Dès lors, dites au sujet d'appuyer la main sur la plaque de verre, sans bouger. Ah bien oui, sans bouger ! la plaque se déplace alors que le sujet la croit parfaitement immobile et n'a pas conscience de la pousser. La pointe, en traçant une ligne blanche sur le fond noir, révèle le mouvement.

Or, toujours le graphique indique que la main s'agit de mouvements inconscients dans la direction que prend la pensée. Voilà un métronome. Regardez bien et suivez les allées et venues du balancier, la main sur l'automatographe. Vous admettez encore que votre main conserve l'immobilité la plus absolue. Point : examinez le graphique. La pointe a marqué des traits de zigzag vers la droite et vers la gauche. La main a entraîné le chariot tantôt en avant, tantôt en arrière, comme obéissant aux oscillations même de la tige du métronome. Il y a mieux : éloignez le métronome vers la droite, puis vers la gauche ; le graphique révélera un mouvement involontaire vers la droite, puis vers la gauche. La main se dirige toujours du côté où vous fixez votre pensée. Ces expériences réussissent avec plus ou moins de netteté, selon le sujet.

Il faut donc bien en conclure que réellement la pensée dirige les mouvements inconscients. Défions-nous donc de notre propre pensée. Elle peut très bien trahir extérieurement, comme le prétendent Cumberland et ses nombreux imitateurs, notre état d'âme en apparence le plus caché. Mais, en pratique, empêchez-vous donc de penser !

HENRI DE PARVILLE.

MÉNAGE MODÈLE

Marc de Caphé, de retour de son voyage de noces, a diné, hier, avec sa femme, chez les Time-Ismoney, ses beaux-parents. Le couvert mis était somptueux ; belle argenterie et surtout vaisselle superbe.

Le début du repas fut un peu froid. C'était bien la morgue anglaise. On ne s'amusait pas à lancer des boulettes de mie de pain à ses voisins, on n'administrait pas de formidables tapes dans le dos de sa voisine, en priant de "faire passer" ; personne n'avait encore versé quelques cuillerées de potage dans les carafes à vin et vidé le tout dans la poche du maître de la maison.

Au poisson, le dîner sembla s'animer. On parlait politique. Il faut croire que M. et Mme Time-Ismoney ne partagèrent pas tout à fait la même opinion, sur un point de détail, car Mme Ismoney dit à son mari :

—Tais-toi donc, John ! Tu n'es qu'une vieille bête ! John devint rouge de colère.

—Tu dis ?

—Oui, je le dis

—Répète-le un peu ?

Oui, je le répète !

M Time-Ismoney étendit le bras vers un bout de la table, débarrassa une assiette des deux croûtons qui la garnissaient, puis la jeta violemment à terre, la brisant en mille quarante-trois morceaux.

Marc risqua, à la dérobée, un coup d'œil vers sa femme ; Betty, impassible, continuait à manger, comme si rien ne s'était passé. Il glissa un regard vers sa belle-mère ; il s'attendait à la voir éclater en reproches amers. On n'a pas un si beau service pour le réduire en miettes ! Souriante, elle renouait le fil rompu de la conversation, et John, dont la colère était tombée avec l'assiette, lui demandait, le plus gracieusement du monde :

—Veux-tu avoir l'obligeance de me passer le sel, my darling ?

Et le repas se poursuivit sans encombre.

Audessert, Mme Time-Ismoney montra pour Wagner une préférence un peu exclusive.

—Tu n'es qu'une vieille bête, lui répondit John, qui, sans doute, n'était pas de son avis.

Mme Time-Ismoney devint rouge de colère.

Elle étendit le bras vers l'autre bout de la table, saisit une assiette et la brisa en mille quarante-sept morceaux.

Le dîner se termina très calmement ; on ne cassa plus guère que deux assiettes.

Dès qu'ils furent rentrés chez eux, Marc communiqua ses réflexions à sa femme :

—Hein ? Ils doivent le renouveler souvent, leur beau service, ton père et ta mère ?

—Que veux-tu dire, mon chéri ?

—Dame, ils cassent quatre assiettes par jour, et ils prennent deux repas par jour, total huit. Ce n'est pas seulement regrettable, les querelles de ménage, c'est ruineux ! En mettant les assiettes à 2 francs l'une, ça fait deux cent quarante assiettes par mois, c'est-à-dire 480 francs ?

—Comment, tu n'as donc pas compris ? Depuis trente-cinq ans que papa et maman sont mariés, ils ont l'habitude de faire placer tous les jours, avant le repas, à chaque bout de la table, deux assiettes dépareillées, n'appartenant pas au service et achetées en solde. Ils peuvent ainsi s'offrir des colères économiques.

Betty entre-bâilla la porte d'un bahut :

—Et tu vois, mon chéri, moi aussi je me suis procuré des mêmes assiettes. Quand nous aurons envie de nous disputer je les ferai mettre sur la table.

Ce qui intéresse le plus dans le présent et même dans le passé, c'est l'avenir.—EMILE FAGUET.

Superstitions : des faiblesses de l'esprit dans lesquelles, souvent, le cœur puise sa force.—G.-M. VALTOUR.

Le savant doit s'inquiéter de ce qu'on dira de lui dans un siècle, et non des injures ou des éloges du jour.—L. PASTEUR.

ESPRIT DES BETES



La poule.—Ce pauvre fermier ! on lui a vendu une montre en or... et il s'est aperçu qu'elle est en cuivre. Le coq.—Ne le plains donc pas ! songe combien de fois, il a mis dans ton nid un œuf en porcelaine, pour te faire croire que c'était un vrai.